

ŒUVRES GÉNÉRALES ET AUTRES FRANCOPHONIES

SILVIA RIVA

Valérie MAGDELAINE-ANDRIANJAFITRIMO (dir.), “Écrivaines de l’Île Maurice et de La Réunion: ‘tisser des fils épars’”, *Interculturel Francophonies*, vol. 28, nov.-déc. 2015

Cette livraison d’*Interculturel Francophonies* est consacrée à une production littéraire de plus en plus émergente (et à laquelle on va dédier la première partie de cette section des “Œuvres générales et autres francophonies”), qui se situe au beau milieu de l’Océan Indien, notamment à l’Île Maurice et à La Réunion. C’est l’écriture des femmes qui est en cause, envisagée sous un angle plus politique que social, ce qui évite l’adoption d’une vision essentialiste et banalement générique.

La première partie de l’ouvrage (Valérie MAGDELAINE-ANDRIANJAFITRIMO “Présentation”, pp. 9-29) éclaire les différences entre ce chaquet d’“îles sœurs” (p. 9) qui ne doivent pas être considérées comme une unité indistincte. Malgré une langue commune et une histoire marquée dans les deux cas par l’esclavage, l’engagisme indien et la colonisation, l’Île Maurice, indépendante depuis 1968, présente un communalisme assez marqué, souvent tourné vers la terre mère des origines, ce que l’on ne constate pas à La Réunion, départementalisée depuis 1947, espace marqué plutôt par l’assimilationnisme à la française avec tout ce que cela implique (entre autres, la difficulté pour les écrivaines réunionnaises de trouver une légitimation sauf que quand “elles quittent l’île et/ou adoptent une écriture qui permet de les rattacher au grand corpus francophone”, p. 10).

Les thèmes exploités par les critiques intervenus dans cette livraison ne concernent donc pas les questions d’*empowerment* des femmes selon des liens de solidarité (comme on le rappelle, cette perspective a déjà été abordée dans l’ouvrage, paru en 2011, par les soins de Véronique BRAGARD et Srilata RAVI, *Écritures mauriciennes au féminin, penser l’altérité*). Il s’agit plutôt ici de la mise en regard de textes, tant coloniaux que postcoloniaux, qui “tissent des fils épars: des sujets morcelés, des identités, des temps, de l’histoire, des espaces et des paysages fragmentés” (p. 11), mais qui le font dans un horizon d’ouverture et pas d’enfermement: c’est une ouverture

“transocéanique, de traversées, d’échanges” (p. 12). La créolisation qui en résulte met donc l’accent tantôt sur les pertes et les compromis par rapport aux racines ancestrales, tantôt sur les greffes culturelles nées dans l’histoire récente des rencontres et des relations nouvelles.

Le volume s’articule en quatre volets. Dans le premier, “Émergences” (pp. 31-92), on retrace d’abord les débuts coloniaux de la littérature d’expression féminine (surtout blanche) des îles sœurs, pour en conclure qu’elle se faisait le plus souvent “sous le signe de la culture française et de l’ethnicité” (p. 35) dans un contexte symboliquement patriarcal (Vicram RAMHARAI, “Littérature coloniale au féminin. Le cas de l’Île Maurice”, pp. 33-52). Parmi les initiatrices, on met en relief le nom de Marie LEBLANC, qui a aussi été la fondatrice de plusieurs revues littéraires vers la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e. Il faut souligner que Maurice fut l’une des premières colonies à recevoir une imprimerie. Après 1920, mais surtout après la deuxième guerre mondiale, une génération de poétesses et de romancières mauriciennes s’affirme (parmi lesquelles on signale Edmée LE BRETON pour ce qui est du lyrisme, et Alix d’UNIENVILLE et Marcelle LAGESSE pour leur capacité de révolte).

La contribution de Cécile JEST (“Les romancières mauriciennes francophones”, pp. 53-73) a le mérite de rattacher le “trio-phare, Ananda Devi, Shenaz Patel et Nathacha Appanah” (p. 53-54) à la génération des pionnières, tout en évitant quelques coupures qu’une certaine critique thématique eurocentrée a souvent opérées de manière réductrice. Île, femme et société mauricienne sont les trois représentations sur lesquelles Cécile JEST se concentre.

Le dernier article de cette première section (Sandrine BERTRAND, “Les rapports du surnaturel et de la mémoire dans *Sortilèges créoles, Eudora ou l’île enchantée*”, pp. 75-92) est consacré à l’étude d’un roman réunionnais écrit par Marguerite-Hélène MAHÉ et paru pour la première fois en 1952, puis réédité en 2011 dans sa version complète. Ce texte peut être considéré comme l’un des derniers romans coloniaux (pour l’intertextualité qui puise à la littérature française, notamment romantique et à NERVAL), mais aussi comme un des premiers à s’intéresser aux sources traditionnelles et populaires de l’île, ce qui l’ouvre à une dimension de créolisation tant du point de vue des formes (le recours à l’oralité, par exemple) que thématique (on y évoque, entre autres, le personnage légendaire de Grand-mère Kalle, une âme féminine errante qui a été attribuée tantôt à la tradition du Nord de la France, où le mot “macral” signifie sorcière; tantôt au patrimoine malgache, où elle serait la tisseuse des linuels des morts; finalement au panthéon indien, notamment à la “déesse noire et sanguinaire Kali”, p. 79). Sandrine BERTRAND démontre que l’intérêt de ce roman, qui de prime abord semblerait prendre des allures paternalistes, réside dans le fait qu’il est surtout un commen-

taire sur l'Histoire et sur la nécessité de reconstituer les archives de la mémoire collective de la Réunion.

Le deuxième volet de cette livraison concerne les “Politiques des corps: genres et nations” (pp. 93-156). Carpanin MARIMOUTOU étudie “Le corps du politique dans trois romans des îles créoles transocéaniques” (pp. 95-118): l'évidence du perçu, notamment du rapport à l'espace et à la visibilité/invisibilité du corps des personnages, est interrogée politiquement comme des signes à déchiffrer. Le corpus comprend le roman mauricien de langue anglaise de Lyndsey COLLEN *Une affaire de femmes* (*Getting rid of it*, 1997; tr. fr. 2004), le texte en créole de la Réunionnaise Graziella LEVENEUR (*Dofé sou la pay kann*, 2000) et le roman de Brigitte MASSON *Le Chant de l'aube qui s'éveille* (2012).

À l'impossibilité de l'idée de nation et de citoyenneté, ou mieux à la coexistence entre deux visions oppositionnelles qui mettent en regard l'“étrangeté [et un] fort sentiment du lieu” (p. 120), Mohit CHANDNA consacre un article ample qui porte sur “Femme et dislocation nationale chez Ananda Devi” (pp. 119-134).

Dans “Victimes ou bourreaux? Lire les hommes de *Le Sari vert*, *Les Hommes qui me parlent* d'Ananda Devi et *Blue Bay Palace* de Nathacha Appanah” (pp. 135-156), Ashwiny O. KISTNAREDDY met en lumière deux générations d'individus marqués par les affres de la décolonisation et les incertitudes de l'entre-deux. Dans les deux cas on montre la difficulté de juger ces hommes misogynes et violents sans tenir compte de l'arrière-fond culturel issu de la colonisation et de la migration.

La troisième section du volume s'occupe d'“Identités et mémoires: interculturalités ambiguës” (pp. 157-231). Dans “*Le Silence des Chagos et la mémoire d'une déportation oubliée: réflexions sur l'œuvre à la lumière d'un entretien avec Shenaz Patel*” (pp. 159-179), Karel PLAICHE rappelle l'expulsion des Chagossiens de leur archipel autrefois mauricien pour la construction de la base militaire américaine sur Diego Garcia et en échange de l'indépendance de l'Île Maurice. Un entretien avec Shenaz PATEL, auteure du roman historique *Le Silence des Chagos* paru en 2005, élucide de manière documentaire le déracinement des Chagossiens et les actions politiques menées pour attirer l'attention sur cette déportation oubliée, notamment à travers le périple de la protagoniste du roman, Charlesia.

Aux dislocations inaugurales (tout particulièrement à celle de la traite, mais aussi à celles qui sont issues de l'imaginaire diasporique) Markus ARNOLD consacre l'étude “Par l'océan, vers l'océan: dislocations et interculturalité dans la littérature mauricienne” (pp. 181-200) qui prend en considération quatre romans de trois auteurs mauriciens: *Les rochers de Poudre d'or* (2003) de Nathacha APPANAH, de nouveau *Le Silence des Chagos* de Shenaz PATEL et *La Maison qui*

marchait vers le large (1996) et *Ceux qu'on jette à la mer* (2001) de Carl DE SOUZA. Markus ARNOLD montre que la littérature traduit une société qui “oscille entre partage interethnique et créolisation d'un côté, fermeture ethnociste de l'autre, une société qui se trouve *nolens volens* exposée aux logiques contraignantes d'une mondialisation galopante” (p. 183).

Bénédicte MAUGUIÈRE reprend l'idée de “bricolage d'imaginaires” empruntée à Régine ROBIN pour illustrer, dans deux nouvelles de l'écrivaine réunionnaise Monique AGÉNO, la trajectoire vers la réinvention d'une condition diasporique compliquée mise en place par deux personnages féminins (respectivement, entre Chine et Réunion, et entre Inde et Maurice) (“Imaginaire diasporique et deuil impossible des origines dans *Les Fous de Bhowani* et *La Maison de Wencheng* de Monique Agéno”, pp. 201-213).

L'article de Judith MISRAHI-BARAK s'occupe d'un aspect fort intéressant lié à la traduction (de l'anglais au français) de deux œuvres caribéennes par Ananada DEVI et Carl DE SOUZA (“Regards croisés et décroisés: translations indocéaniques et rencontres transatlantiques. Ananda Devi traduit David Dabydeen, Carl de Souza traduit Ismith Khan”, pp. 215-231); non seulement ces traductions montrent l'idée d'un engagemment diasporique commun à ces espaces insulaires si éloignés, mais on montre une tendance, chez les deux auteurs mauriciens, à dé-caribéaniser les hypotextes pour les ré-indianiser dans la version de langue française.

Le dernier volet du volume s'occupe enfin d'“Interconnectivités” (pp. 233-299). Ritu TYAGI revient sur l'œuvre des auteures mauriciennes les plus étudiées et on prend en considération notamment les romans *Ève de ses décombres* et *Indian Tango* de DEVI et *Dernier frère* d'APPANAH pour montrer certaines coalitions inédites qui se tissent dans leurs narrations (“Les identifications polymorphes et l'altérité dans les œuvres d'Ananda Devi et Nathacha Appanah”, pp. 235-253).

Toujours au roman qu'on vient de citer d'APPANAH, Magali COMPAN consacre l'article “Traumatisme, mémoire et construction identitaire dans *Le Dernier Frère* de Nathacha Appanah” (pp. 255-277), où le critique souligne les moyens de résilience opérés par l'empathie et la loyauté fraternelle contre la victimisation, l'évacuation de traces mémorielles incommodes (la présence juive, par exemple) et la violence d'une société faussement multi-ethnique.

Emmanuel Bruno JEAN-FRANÇOIS présente un entretien sur les dix ans d'écriture de l'auteure et critique d'origine mauricienne Eileen LOHKA, qui enseigne actuellement à l'Université de Calgary, et qui présente des considérations intéressantes sur le citationnisme et les emprunts dans la littérature postcoloniale (“Fragments d'histoire,

conversations féminines et interconnectivité dans l'œuvre d'Eileen Lohka", pp. 279-299).

Une "Bio-bibliographie sommaire des collaborateurs" termine cet ouvrage qui envisage l'écriture des "îles sœurs" à l'aune d'"un mouvement d'exploration, de tramage de fils épars, et de plongée analytique en soi comme en l'autre" (p. 13).

Silvia RIVA

Thouraya BEN SALAH BEN TICHA, *Le détail et l'infime dans l'œuvre de Jean Marie Gustave Le Clézio*, Paris, L'Harmattan, 2014, 328 pp.

En partant d'une étude lexicologique et sémantique du terme "détail", qui renvoie surtout au concept de quantité et d'élément qui a peu d'importance, BEN SALAH, dans son "Introduction" (pp. 5-23), se propose de mettre en relief le rôle que ce mot joue par rapport à l'histoire de l'art et surtout à la littérature. Elle se penche sur les écrivains postmodernes, qui utilisent le détail comme tentative de s'interroger sur le sens de l'existence. En particulier, elle se focalise sur l'auteur J.M.G. LE CLÉZIO qui, selon elle, développe une idée originale du détail. C'est à partir de cette constatation qu'elle aborde, dans trois grandes parties, l'analyse des détails dans les œuvres de la première période – de *Le Procès verbal* à *Les Géants* –, de l'auteur franco-mauricien.

Dans la première partie ("Le détail ou l'expression d'un nihilisme radical", pp. 25-94), selon BEN SALAH, LE CLÉZIO se sert du détail comme moyen stylistique pour rejeter, pour fuir la pensée rationaliste, perçue comme ordonnée et asphyxiante. Dans cette perspective, le détail devient un moyen linguistique qui, à travers la surabondance d'éléments descriptifs, d'énumérations, de listes contingentes des mots, entraîne le morcellement, la désagrégation, le désordre, le chaos. Au spécifique, l'auteur s'attache à analyser la saturation de détails urbains, que LE CLÉZIO utilise pour déconstruire la vision harmonieuse de la ville occidentale. La ville, à travers les détails, devient surtout un lieu infernal et de désespoir.

Dans "Le détail, une manière d'être autrement dans le monde" (pp. 95-179), la deuxième partie du volume, le détail est lié à la quête d'un ailleurs, d'un lieu où l'homme peut retrouver son unité, pour se réunir avec lui-même et avec le nouveau milieu. Selon l'auteur, cette quête spatiale passe à travers le refus de la notion de grandeur et l'intérêt pour les éléments minuscules, pour les petites choses, qui amène souvent le personnage leclézien à retrouver un âge premier qu'est l'enfance. Le but du personnage n'est plus celui de comprendre l'univers, mais celui de le percevoir. À ce propos, l'écrivain, tout en utilisant un langage extatique,

saturé de détails, se transforme en témoin du monde: rôle qui lui permet de se sauver “de la hantise de la mort et du néant” (p. 133).

La troisième et dernière partie, “L’écriture du détail” (pp. 181-296), est centrée sur le rôle du détail dans la description leclézienne et sur l’écriture innovatrice de l’écrivain, qui ne se plie à aucune convention littéraire de son temps. Tout en proposant une écriture qui tente de capter l’image et qui est, comme le démontre BEN SALAH, intimement liée à la peinture, à la photographie et au cinéma, LE CLÉZIO parvient à renouveler artistiquement le langage romanesque. La prose leclézienne, à travers cette prolifération de détails, n’est plus une imitation de la réalité, mais une tentative “de rendre le réel tel qu’il est sans aucun effet surajouté” (p. 209).

Dans la “Conclusion” (pp. 297-308) l’auteur, tout en proposant une synthèse de différents chapitres, s’intéresse au détail comme moyen d’interaction et d’échange entre l’écrivain et le lecteur. Une riche “Bibliographie” (pp. 309-325) achève le volume.

Vidoolah MOOTOOSAMI

Anthologie de la Poésie mauricienne contemporaine d’expression française. Textes réunis par Yusuf KADEL, “Préface” d’Eileen LOHKA, Introduction de Robert FURLONG, Paris, Acoria, 2014, 180 pp.

Cette importante anthologie de la poésie mauricienne “se penche essentiellement sur la poésie francographique, alors que la poésie en créole et en anglais sont également vibrantes” (p. 11). C’est ainsi qu’on présente, par ordre alphabétique, les textes d’auteurs consacrés par la critique mondiale à côté d’auteurs moins célèbres, aînés ou adolescents; ce qui confirme la tradition, mais aussi la vitalité et l’effervescence de la prosodie à l’Île Maurice.

Des morceaux choisis tirés des œuvres de Thierry CHATEAU, Ananda DEVI, Anil Rajendra GOPAL, Stefan HART DE KEATING, Alex JACQUIN-NG, Yusuf KADEL, Sylvestre LE BON, Édouard J. MAUNICK, Vinod RUGHOO-NUNDUN, Umar TIMOL, Khal TORABULLY, Lisa DUCASSE, Aqil GOPEE sont ainsi présentés.

Comme le rappelle Eileen LOHKA dans sa “Préface” (pp. 9-15) très personnelle et vibrante, ces textes “parlent de l’île, de l’exil, du voyage et du départ – intrinsèques à l’esprit d’insularité” (p. 11).

Il est impossible de rendre compte de la complexité et de la richesse du panorama qui ressort de la lecture de ces poèmes; toutefois il est possible d’en retracer, avec Robert FURLONG qui offre une “Introduc-

tion” (pp. 17-30) à cette anthologie, quelques jalons de l’histoire de l’affirmation de cette production insulaire.

Déjà au XIX^e siècle on publie une anthologie volumineuse qui présentait une “cinquantaine de poètes sans exclusive d’origine sociale [...] et quelques 275 textes poétiques d’inspiration et de styles variés” (p. 19). La francophilie (romantique et parnassienne) empreigne les poèmes d’une deuxième anthologie qui suivra cinquante ans plus tard, par les soins de Hughes DE JOUVANCOURT, portant sur la période 1850-1950. D’autres florilèges suivront: l’un mettant l’accent sur les liens entre toutes les îles de l’Océan Indien (signé par Camille DE RAUVILLE), l’autre qui présente pour la première fois un appareil critique (par les soins de Jean URRUTY), un autre encore qui ouvre à la poésie contemporaine en créole (*Ti bato papye*) et qui sera suivi par *La Production Créolophone* (2008) rassemblant tous les textes en créole – poésie comprise – depuis ses origines jusqu’à 1968. En 1998, l’anthologie du souvenir *Pour Mémoire* voit le jour à partir d’extraits de la revue *l’Essor* (1919-1959). Le rôle joué par les revues est en effet tout aussi primordial dans la diffusion de la poésie à Maurice, depuis le début du XIX^e siècle, et, comme le rappelle Robert FURLONG, “chacune [...] constitue une sorte de microsociété avec ses aspirations, ses prétentions, ses affinités, ses inimitiés, son projet littéraire, son aspiration-inspiration poétique...” (p. 27).

Enfin, les thèmes déclinés dans les poèmes recueillis dans cette *Anthologie de la Poésie mauricienne contemporaine d’expression française* sont multiples (et les formes adoptées pour les étaler sur la page également): l’espace urbain et la ville de Port-Louis (Thierry CHATEAU), le tissage des fils de la mémoire et de l’imaginaire (Ananda DEVI), la nostalgie (Anil Rajendra GOPAL), l’espace nocturne et ses rêves (chez Stefan HART DE KEATING et Umar TIMOL), la liberté agressive de l’expression (Alex JACQUIN-NG), la tendresse de la nature et des sourires (Yusuf KADEL), l’île qui s’ouvre à la solidarité humaine (chez Édouard J. MAUNICK et Khal TORABULLY) et à la fraternité (Sylvestre LE BON), la femme (Vinod RUGHOONUNDUN), l’absence (Lisa DUCASSE), l’écriture (Aqil GOPEE).

Silvia RIVA

Christophe CHABBERT (dir.), *Correspondance de la famille de Chazal (1767-1879)*, Paris, L’Harmattan, 2014, 276 pp.

“Lorsqu’en 1911, Régis de Chazal publiait la *Correspondance des Chazal – notes et documents*, il exprimait le souhait qu’un jour, son

travail de recherche et d'organisation serve de base à de nouveaux travaux. C'est dans cet esprit de continuité et de dépassement que cette nouvelle publication s'inscrit aujourd'hui" (p. 7).

Dans son travail monumental, Christophe CHABBERT situe l'écrivain mauricien Malcom DE CHAZAL (1901-1982) dans son groupe familial installé à l'Île de France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, afin d'essayer "de comprendre par d'autres moyens, une œuvre souvent complexe et hermétique" (p. 7).

Une généalogie se tisse ainsi à travers les lettres de Toussaint, Charles, Edmond, Evenor, Malcy (mais on fait mention également de François DE CHAZAL DE LA GENESTÉ, rosicrucien connu dans les milieux ésotériques). On arrive à reconstruire de cette manière une longue histoire, qui passe en revue "l'Ancien régime, la Révolution française, le développement et la valorisation des terres coloniales, l'aventure industrielle sucrière" (p. 9).

Le volume s'ouvre sur un tableau généalogique très utile pour se repérer dans les complexes liens familiaux ("Généalogie de la famille de Chazal", pp. 11-14).

La première partie ("Des âges obscurs à la Révolution française", pp. 15-102), présente les correspondances de Jean-Jacques BAILLARD DU PINET, Pierre DE CHAZAL dit l'aîné, François DE LA GENESTÉ, Antoine Régis DE CHAMAREL.

Dans la deuxième ("De la Révolution française à l'enracinement définitif à l'île de France", pp. 103-214) on retrouve les noms de Toussaint DE CHAZAL DE CHAMAREL, Charles Antoine DE CHAMAREL DU COUDRAI, Edmond DE CHAZAL.

Plusieurs "Notes et documents annexes" (pp. 215-260) et une "Bibliographie" (pp. 261-265) enrichissent davantage ce texte établi qui ouvre des perspectives inédites sur l'histoire intellectuelle de l'Île Maurice.

Silvia RIVA

Fabienne JEAN-BAPTISTE (dir.), *Feuilletons des colonies. Des poèmes et feuilletons pour découvrir l'Histoire des Îles-Sœurs Bourbon et Maurice et pour suivre les abolitions de l'esclavage en marche*, vol. 1 "Maurice", Paris, L'Harmattan, 2014, 266 pp.

À la presse d'opinion mauricienne qui, comme la presse bourbonnaise, fait ses débuts entre 1817 et 1848, Fabienne JEAN-BAPTISTE consacre le premier volume de la série "Feuilletons des colonies" qui se penche sur les Îles-Sœurs.

Son intérêt se concentre surtout sur les écrits littéraires, qui sont classés d'abord par périodiques, puis selon un ordre chronologique. En particulier, le critique montre comment *La Gazette de Maurice* (1817-1848, pp. 21-34), *Le Cernéen* (1832-1848, pp. 35-140), *La Balance* (1832-1834, pp. 141-154), et enfin *Le Mauricien* (1833-1848, pp. 155-228) jouèrent un rôle central dans la diffusion de la production littéraire débutante, et c'est sur ces périodiques qu'il articule son ouvrage.

Grâce à un travail d'archives, mené surtout entre la National Library de Port-Louis et les archives d'Aix-en-Provence, Fabienne JEAN-BAPTISTE arrive à nous présenter ainsi, tout en les commentant, des poèmes et feuilletons presque tous inédits, qui offrent une variété de sujets, de formes et de langues (on y trouve les premières transcriptions en créole mauricien, l'anglais et le latin, outre que le français).

Dans les "Annexes" (pp. 227-254) on présente un tableau de comparaison des journaux bourbonnais et mauriciens, des notes biographiques des auteurs et une chronologie mauricienne. Une "Bibliographie" (pp. 255-258) clôt ce volume, qui a le mérite de combler des vides en ce qui concerne les premiers pas de l'histoire littéraire de l'Île Maurice.

Silvia RIVA

Antje ZIETHEN, *Géo/Graphies postcoloniales. La poétique de l'espace dans le roman mauricien et sénégalais*, Trier, Wissenschaftlicher Verlag Trier (WVT), 2013, 172 pp.

Dans cette étude, riche en références bibliographiques, on procède de l'hypothèse "que l'espace n'est pas seulement le site où se déploie l'intrigue mais qu'il s'impose comme enjeu diégétique et substance génératrice du récit même" (p. 1). C'est ainsi qu'Antje ZIETHEN prend en considération un corpus mixte, notamment deux romans issus de la production romanesque mauricienne, et deux autres textes tirés du patrimoine sénégalais. Tous les quatre romans ont été écrits par des femmes et dans le premier chapitre on se réfère aux théories des *gender studies*, que l'on rattache aux théories de l'espace produites par la colonisation, la décolonisation et la globalisation ("Les théories de l'espace", pp. 6-40). Le chapitre est ample et on prend en compte aussi quelques concepts alternatifs de l'espace, évoqués surtout par la filière des *gender studies* qui essaie de contourner les binarismes. La méthodologie utilisée par Antje ZIETHEN procède donc "à une analyse en deux étapes conjuguant l'examen de l'espace à celui de sa charge poétique" (p. 2), ce qui lui "permet de 'lire' à la fois l'espace fictionnel et le texte qui le produit" (*Ibid.*).

Le deuxième chapitre est consacré à un roman d'Ananda DEVI ("La poétique de l'espace ceint. *Soupir* d'Ananda Devi", pp. 41-62). Le critique montre comment, dans ce roman, le personnage du descendant d'esclave est invité à devenir le sujet de sa propre histoire et le moteur de son émancipation. Pour ce faire, la dimension topique (la démarcation insulaire, la spirale des cyclones, le sol volcanique de Rodrigue) informe tout le texte, "en tissant un *textile* romanesque" (p. 58) lézardé.

Dans le troisième chapitre on envisage "La politique de l'espace discontinu. *Le silence des Chagos* de Shenaz Patel" (pp. 63-88). La déportation et l'exil forcé sont à la base de ce roman qui s'occupe de la rupture spatio-temporelle qui va affecter les générations futures. La discontinuité issue d'une histoire tragique qui a eu lieu pendant la guerre froide se traduit par la perception d'une "*Ex-île*" (p. 65) où les ruptures spatio-temporelles sont vécues à l'aune de la dimension diasporique. Ce qui comporte l'historicisation de l'espace et son ambiguïté perceptive. Antje ZIETHEN met aussi en relief les difficultés du discours de Shenaz PATEL, qui, paradoxalement, tout en se voulant comme contre-discours, arrive parfois à rejoindre le discours colonial.

Au contexte de l'immigration et des déplacements transnationaux est consacré le quatrième chapitre du volume, qui porte sur "La poétique de l'espace dilaté. *Douceurs du bercail* d'Aminata Sow Fall" (pp. 89-113). Nous sommes maintenant dans l'espace sénégalais, même si le roman se situe entre l'Afrique et l'ancienne métropole. Comme l'affirme le critique, "le va-et-vient entre ces deux espaces, au lieu de creuser une fissure par antithèse, contribue à les reconfigurer et à les rapprocher discursivement" (p. 90). On arrive ainsi à reconstituer une "géométrie du pouvoir" (p. 91), grâce à laquelle on comprend que les deux pays "se réfléchissent mutuellement et que leurs avantages et inconvénients respectifs se font, en quelque sorte, écho" (p. 90). Par rapport aux deux autres textes du corpus, celui-ci présente une perspective féminine, sinon féministe, plus prononcée et plus subtile.

Comme c'est le cas pour *Douceurs du bercail*, le roman de KEN BUGUL aussi reprend l'idée de détour vers l'Europe et de la "transformation, douloureuse mais formatrice, des protagonistes" (p. 114) qui se retrouvent dans l'entre-deux. Dans "La poétique de l'espace interstitiel. *Riwan ou le chemin de sable* de Ken Bugul" (pp. 114-139), la sexualisation des espaces recoupe un déchirement identitaire. Le chemin de sable que la protagoniste parcourt tous les jours entre sa maison et celle de son mari Serigne devient ainsi le terrain de la négociation entre l'appartenance et la non-appartenance à deux mondes apparemment antithétiques. Ce roman, qui met en place une "poétique du chemin, du voile et de l'hymen comme espace conflictuel

mais dialogiques” (p. 134) sait enfin expérimenter toutes les formes narratives et présente une “traversée des genres” (*Ibid.*).

La “Conclusion” (pp. 140-149) du volume offre une étude comparative qui se base sur les considérations tirées à partir de la lecture critique des quatre textes. Antje ZIETHEN observe d’abord que tous ces romans voient l’intrigue se déclencher par un déplacement initial et que les itinéraires des protagonistes sont toujours rattachés à un manque qui, malgré les souffrances, conduit à une transformation identitaire profonde et à une réorientation. Le plus souvent cette réorientation est faite dans un contexte collectif. Finalement, on évoque l’idée d’un “chronotope du seuil” (p. 145) qui renferme quelques pratiques spatiales évoquées tout au long de l’étude: “celle de la traversée, de l’oscillation, de l’allée et du retour” (*Ibid.*).

Silvia RIVA

Papa Samba DIOP, Alain VUILLEMIN (dir.), *Les littératures en langue française. Histoire, Mythe et Création*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, 828 pp.

Ce volume regroupe les 70 contributions du colloque international sur les “Littératures en langue française” qui a eu lieu à l’Université Paris-Est Créteil du 21 au 22 novembre 2013 sous la direction de Papa Samba DIOP et d’Alain VUILLEMIN. Ces actes portent, comme le titre le suggère, sur l’ensemble des littératures francophones, avec des approches pluridisciplinaires empruntées à la linguistique, à la sociologie, à la philosophie, à la psychologie, à l’histoire et à l’anthropologie. Le questionnement autour de l’Histoire, du Mythe et de la Création constitue le fil rouge qui traverse tous les articles.

Cette manifestation scientifique s’est tenue, comme le rappellent Papa Samba DIOP et Alain VUILLEMIN dans l’“Introduction” (pp. 7-11), sous le haut patronage de l’Organisation Internationale de la Francophonie et avec le soutien de l’Agence universitaire de la Francophonie; elle s’est déroulée également avec le patronage de l’Association des écrivains de langue française, sous celui de la Biennale de langue française et sous celui de l’Association des membres de l’ordre des Palmes académiques en France (p. 11). Dans cette partie introductive, les deux directeurs du volume reviennent par ailleurs sur les étapes de la diffusion des littératures en langue française dans le monde, pour passer ensuite au rôle que l’Histoire y joue depuis les origines et aux croisements de l’Histoire avec la littérature, la fiction, l’imagination, la création.

L'“Introduction” est suivie de la “Conférence inaugurale” (pp. 13-24) de Papa Samba DIOP, qui porte sur les “Orientations actuelles des littératures francophones subsahariennes”. Face à l'ampleur des sujets abordés dans ce colloque, il s'est fixé l'objectif d'observer les seules littératures francophones subsahariennes en ce qui concerne le roman. Trois points de vue sont adoptés dans le traitement de ce thème: “celui de l'histoire, celui des auteurs et des poétiques qu'ils ont échafaudées pour défendre et illustrer leurs œuvres, et, en troisième lieu, celui d'une tentative de synthèse qui tirera un enseignement de la comparaison entre le discours des écrivains des années 1930 à 1960, et celui des romanciers actuels” (pp. 13-14). Cette analyse permet à Papa Samba DIOP d'identifier l'existence d'une mesure commune qui rapproche les auteurs et les œuvres subsahariennes de toutes les générations. “Ce n'est pas l'Afrique de Senghor, une Afrique idéalisée, qui est le sujet des créateurs actuels. Mais c'est toujours l'Afrique qui hante les œuvres de ces auteurs, une Afrique démembrée, dont les écrivains dressent des portraits chacun à sa manière” (p. 23), conclut-il.

Le volume est partagé en huit parties, chacune desquelles est consacrée à un aspect particulier du rapport entre Histoire, Mythe et Création. Chaque partie se compose d'un nombre variable d'articles qui portent sur plusieurs littératures en langue française. La première partie, “Poésie et Histoire” (pp. 25-76), se compose de cinq articles dont les auteurs enquêtent justement sur le pouvoir et sur l'actualité de la poésie face à l'Histoire. Les articles de Horia BĂDESCU (“La poésie – le visage caché de l'Histoire”, pp. 27-33), de Constantin FROSIN (“La poésie roumaine de langue française: changer de langue n'est pas changer d'écriture”, pp. 35-44), de Miora TODOSIN (“Benjamin Fondane, une quête de la liberté de penser et un cri de révolte contre l'Histoire et la Raison”, pp. 57-64) et d'Alain VUILLEMIN (“Un poète contre l'Histoire”, pp. 65-76) offrent des témoignages personnels et des réflexions critiques sur des poètes francophones issus de l'Europe de l'Est; l'article d'Alain HOULOU (“Aimé Césaire, poète rebelle français des Antilles, rebelle à la francophonie?”, pp. 46-55) est, par contre, la seule contribution de cette partie qui porte sur un poète de la Caraïbe.

La deuxième partie, “Littérature et Histoire” (pp. 77-185), concerne plus en général le statut des littératures francophones par rapport à l'Histoire. Elle regroupe huit contributions qui se déroulent notamment entre littérature et linguistique, avec des corpus très variés. Rémi ASTRUC, dans “Écrire en français une littérature étrangère” (pp. 79-88) travaille sur le cas particulier d'Antoine VOLODINE, écrivain français qui, “du point de vue de sa création, se sent en quelque sorte ‘étranger’ à sa patrie de naissance, de résidence et de nationalité” (p. 79); Élise ADJOUANI (“Écritures francophones hybrides: révélatrices d'une diversité ou d'une identité des littéra-

tures d'expression française?», pp. 89-97) analyse «les modalités et la portée de la co-présence du français et des langues locales dans des récits francophones, notamment subsahariens, haïtiens et antillais» (p. 90); l'article de Cecilia CONDEI («Espaces discursifs et textuels véhiculés par la littérature francophone comme lieux de la construction identitaire», pp. 99-113) s'inscrit dans le domaine de l'analyse du discours, appliqué au cas de quatre écrivains roumains d'expression française: Panaït ISTRATI, Maria MĂILAT, Liliana LAZĂR, Rodica IULIAN; Dominique RANAIVOSON, dans «L'Histoire dans les littératures francophones contemporaines ou comment le réel devient irréel» (pp. 115-127) examine, à partir de trois exemples tirés du Maghreb, de l'Afrique sub-saharienne et de l'Océan indien, comment «le traitement poétique et romanesque d'éléments empruntés à une réalité historique peut subrepticement transformer ce réel révolu en fiction romanesque, voir en mythe personnel» (p. 115); Sélom Komlan GBANOU («L'ordre du désordre dans l'œuvre de Kossi Efoui», pp. 129-144) se penche sur l'œuvre de l'écrivain togolais Kossi EFOUI, en partant d'une «lecture nietzschéenne de la cosmogonie et de la mythologie grecques pour proposer une autre approche» (p. 130) de l'univers textuel africain; Pierre-Claver MONGUI, dans «Actualité et tradition du récit à référence historique suivant *L'Amère saveur de la liberté* de Jean Divassa Nyama» (pp. 145-155) adresse son attention à un écrivain gabonais; Steeve Robert RENOMBO-OGOULA propose, en revanche, une réflexion générale sur les innovations dans la littérature francophone subsaharienne («Des nouvelles morphologies dans le roman africain francophone subsaharien: jalon pour une critique intermédiaire», pp. 157-169); la contribution de Kahiudi Claver MABANA, «Des littératures-mondes aux francophonies périphériques: une réévaluation critique» (pp. 171-185), propose une étude sur la question du rapport entre francophonie et analyse postcoloniale.

La troisième partie s'intitule «Littérature et dictature» (pp. 187-241) et rassemble cinq contributions, chacune desquelles porte sur un pays francophone différent. Atinati MAMATSASHVILI-KOBAKHIDZÉ consacre son article à la littérature belge francophone, en analysant le cas de l'écrivain Max SERVAIS («La fiction face à l'Histoire et au politique: l'œuvre de Max Servais dans les années de l'Occupation», pp. 189-197); Renata JAKUBCZUK («Anna Langfus: témoin de la Shoah», pp. 199-207) travaille sur Anna LANGFUS, écrivaine d'origine polonaise, qui a été «un témoin douloureux de la *Shoah*, et une des rares rescapées à pouvoir en avoir témoigné en français» (p. 206); Ruxandra CESEREANU («Lena Constante – Une synthèse sur le *Goulag* roumain, pp. 209-219), tisse un portrait des récits et des témoignages des femmes qui ont connu le Goulag roumain, en s'arrêtant en particulier sur *L'évasion silencieuse. Trois mille jours, seule, dans les prisons roumaines* de Lena CONSTANTE; Veronica NTOUMOS

se consacre à une aire géographique francophone peu étudiée, le Cambodge (“Héritage de l’Histoire dans la fiction: mémoires dou loureuses du Cambodge sous la plume de Soth Polin”, pp. 221-227); Nay WEHBÉ nous ramène à l’Afrique avec “Un témoignage en deçà des mots: lecture de *L’Ainé des orphelins* de Tierno Monénembo” (pp. 229-241).

À partir de la quatrième partie, jusqu’à la dernière, le sujet des contributions tourne autour du rapport entre “Roman et Histoire”: chaque partie est consacrée à un ou à plusieurs espaces francophones spécifiques. La quatrième partie (pp. 243-339) porte sur les littératures insulaires, caribéennes, orientales et asiatiques. Elle est composée de huit articles, dont quatre concernent la Caraïbe: “Mémoire collective et invention littéraire dans *Mère-Solitude* d’Émile Ollivier” d’Yves CHEMLA (pp. 245-259); “Mémoire et Histoire de l’esclavage dans les littératures francophones caribéennes” (pp. 261-271) de Marie FREMIN; “Énonciation et parti pris de l’histoire dans *L’esclave vieil homme et le molosse* de Patrick Chamoiseau” (pp. 273-283) de Valeria LILJESTHRÖM; “Écrire et penser l’Histoire chez Édouard Glissant (de *Sang rivé à Boises*)” (pp. 285-295) d’Évelyne LLOZE. La contribution de Mohamed ART-AARAB est consacrée aux Comores: “Les Comores: à la recherche d’une identité narrative” (pp. 297-305), alors que celle de Nasrîn QADER, “Entre Kaboul et l’Algérie: un cas de don littéraire?” (pp. 307-316), porte sur *Les Hirondelles de Kaboul* de Yasmina KHADRA. Ursula MATHIS-MOSER présente elle aussi une contribution sur l’Afghanistan, dont le protagoniste est l’écrivain Atiq RAHIMI (“*Syngué Sabour. Pierre de patience*” (2008): Atiq Rahimi, écrivain migrant à la recherche de l’histoire”, pp. 317-330). Le dernier article, de Thanh-Vân TON-THAT, nous fait découvrir l’espace francophone vietnamien à travers les romans de Linda LÊ (“Relectures de l’Histoire et mythes revisités: l’écriture en exil de Linda Lê”, pp. 331-339).

La cinquième partie (pp. 341-475) porte sur les littératures européennes et se compose d’un très grand nombre d’articles: douze contributions qui se focalisent principalement sur la production littéraire roumaine d’hier et d’aujourd’hui, en ce qui concerne en particulier les problématiques identitaires. On y trouve, en effet, les articles suivants: “Recherche de l’identité et passion du voyage chez Matyla C. Ghyka” de Radu CIOBOTEA (pp. 355-365); “Expression de l’appartenance culturelle et nationale. Marqueurs de l’identité chez Vintilă Horia” de Renata GEORGESCU (pp. 367-375); “Réalité historique et dystopie chez Mateï Vişniec” de Mihaela CHAPELAN (pp. 377-384); “Les identités de Dumitru Tsepeneag dans *Le mot sablier* et *Pigeon vole*” de Florica MATEOC (pp. 385-397); “Histoire et autofiction chez Marius Daniel Popescu et Dumitru Tsepeneag” d’Alexandra VRANCEANU (pp. 399-408); “La quête de l’être dans *Le*

Vol de l'oie sauvage d'Horia Bădescu” de Prisca MAMENGUI-OTOU-MA (pp. 409-417); “Le roman psychologique roumain d’inspiration française d’entre les deux guerres. La sublimation de l’image de la femme” de Corin BRAGA (pp. 419-429); “Détournement de l’Histoire ou fidélité à l’Histoire? Anna de Noailles et Jean Cocteau” de Nicoleta COJOCARIU (pp. 431-438); “Ponts transnationaux: le XIX^e siècle roumain et les écrivaines françaises et francophones” de Ramona MIHĂILĂ (pp. 439-453). Trois contributions concernent d’autres pays que la Roumanie: Michel CALAPODIS consacre la sienne à un écrivain grec (“D’une prose de la migration à l’incarnation du paradigme historique de l’hellénisme: l’œuvre de Vassilis Alexakis”, pp. 343-353); Alexia GASSIN s’occupe de l’écrivain russe Andreï MAKINE (“Andreï Makine et le mythe de la France littéraire”, pp. 455-464); Svetla MOUSSAKOVA trace le portrait de la littérature bulgare d’expression française la plus récente (“La littérature témoin de l’histoire: mémoire collective et expériences littéraires de la jeune génération d’écrivains bulgares francophones”, pp. 465-475).

La sixième partie (pp. 477-600) présente onze articles portant sur le Maghreb. Cinq contributions sur l’Algérie ouvrent cette section. La première est celle de Christiane CHAULET-ACHOUR (“Écritures littéraires algériennes et Histoire, 1954-2012. Esquisse d’un panorama”, pp. 479-486) qui propose un parcours synthétique dans le but de “tracer des repères où Histoire et Acte de création en littérature interfèrent” (p. 479). Aziza LOUNIS se focalise sur le rôle de l’espace algérois en littérature, dans un article qui a pour titre “Alger la Blanche, Princesse des villes de Barbarie, ville mythique, entre séduction et désenchantement dans deux romans algériens des années 1980: *Le Fleuve détourné* et *L’Honneur de la Tribu* de Rachid Mimiouni” (pp. 487-496). Hassen BOUSSAHA présente une réflexion sur “Universalité et particularité de la littérature algérienne en langue française” (pp. 497-510), alors que Yasmina LABED se concentre sur le rapport entre littérature et guerre d’indépendance chez Mohammed DIB (“*L’Incendie* de Mohammed Dib: un prélude à la guerre de libération algérienne”, pp. 511-522). DIB fait également l’objet de l’article de Karim NAIT OUSLIMANE (“En lettres de sang, lecture d’une nouvelle de Mohammed Dib, *La Nuit sauvage*”, pp. 523-531). Deux articles concernent le Maroc: “Le jeu de l’Histoire et de la fiction dans *La vieille dame du riad* de Fouad Laroui” de Moufida EL BEJAOUI (pp. 533-550) et “Personnage et éthique de la controverse dans *Ambre ou les métamorphoses de l’amour* de Mohamed Leftah et *Rhapsodies pour l’ange bleu* de Véronique Bergen” d’Yves Romuald DISSY-DISSY (pp. 551-559). Quatre contributions portent, enfin, sur la Tunisie: “De l’Histoire à la création francophone en Tunisie: le mythe de Didon” d’Alia BACCAR-BOURNAZ (pp. 561-569); “De la phi-

losophie de l'histoire à la théologie: les figures de la représentation entre mémoire et histoire dans les récits d'Albert Memmi" de Robert VARGA (pp. 571-579); "Une journée à Palerme de Majid El Houssi: traversées de terres et de cultures" de Cettina RIZZO (pp. 581-592); "Les langues en Tunisie ou la scansion de l'histoire" de Sylvie CAMET (pp. 593-600).

La septième partie (pp. 601-764) se compose de quinze articles sur l'Afrique subsaharienne. Plusieurs auteurs y sont abordés et ils sont tous examinés dans la perspective du rapport entre Histoire et littérature. Les deux premières contributions présentent des réflexions théoriques concernant cet enjeu, avec un approfondissement, dans la deuxième, sur la relation entre littérature et anthropologie: "Force et vertu de la fiction francophone postcoloniale face à l'histoire immédiate" d'Yolaine PARI-SOT (pp. 603-611) et "Principe de réciprocité et polémique historique: un parcours de réécriture du champ ethnographique dans les littératures africaines de langue française" de Silvia RIVA (pp. 614-626). Maurice AMURI MPALA-LUTEBELE, dans "Histoire et littérature: des systèmes sociopolitiques de l'Afrique postcoloniale à une esthétique nouvelle" (pp. 627-641), se penche sur le renouvellement des imaginaires dans *La Mort faite homme* du congolais Pius NGANDU NKASHAMA. À l'ivoirien Ahmadou KOUROUMA est consacré l'article d'Amadou KONÉ ("La réalité telle qu'elle est dite et décrite par les Africains dans les textes d'un certain Ahmadou Kourouma", pp. 643-654), alors que Céline GAHUNGU prend en examen "Le Kongo de Sony Labou Tansi" (pp. 655-670). Kouao Médard BOUAZI travaille sur "Réécrire la mémoire douloureuse: Bernard Dadié, un témoin de l'Histoire africaine" (pp. 671-679) et Christian MBARGA sur la "Résolution identitaire ou subversion chez Marie Ndiaye" (pp. 681-688). L'article de Léontine GUEYES se focalise sur "L'écriture de l'androgynie comme lieu d'inscription identitaire dans l'œuvre d'Henri Lopès et Nina Bouraoui" (pp. 689-698). Roxana BAUDUIN met en comparaison trois écrivains africains par rapport à la notion d'*interculturalité* ("Trois écrivains au carrefour des mondes: Véronique Tadjo, Sami Tchak et Alain Mabankou", pp. 699-708), alors que Carine MENGUE MBA s'intéresse à l'écriture féminine gabonaise ("Résurgences et métamorphoses du Mal dans la littérature féminine gabonaise: cas de *Fureurs et cris femmes* d'Angèle Rawiri et d'*Afép. L'étrangleur-séducteur* d'Honorine Ngou", pp. 709-717). Marie-Françoise CHITOUR se concentre elle aussi sur la littérature féminine, mais sous un autre angle: celui de l'écriture de la guerre ("Littérature et histoire: proximité et distance. L'écriture de la guerre chez quatre écrivaines d'Afrique Noire", pp. 719-725). À KEN BUGUL sont consacrées deux contributions: "Autobiographie, histoire et mythe chez Annie Ernaux et Ken Bugul" de Karine GENDRON (pp. 727-736) et "À la recherche d'histoires: *Rue Félix-Faure* et *Mes hommes à moi* de Ken Bugul" de Morgan FAULKNER (pp. 757-764). Marie-Rose ABOMO-MAURIN travaille sur le Cameroun dans "L'œuvre littéraire de Mongo Beti et

l’Histoire du Cameroun ou le devoir d’une réécriture mimétique pour la transparence” (pp. 737-745), alors que Sylvère MBONDOBARI s’intéresse au Bénin dans “Histoire des lieux, mémoire des lieux dans *Cotonou, ma p... adorée* de Florent Couao-Zotti”, pp. 747-755).

La huitième et dernière partie du volume (pp. 765-824) concerne la production littéraire québécoise et rassemble six articles. Elena PRUS étudie “Le nomadisme rythmé par l’Histoire dans la prose néo-québécoise” (pp. 767-776), avec une attention particulière portée sur la représentation du phénomène migrant; Ljiljana MATIC nous livre une contribution sur “Les écrivains francophones d’origine serbes, interprètes de l’Histoire” (pp. 777-787), en choisissant trois romanciers originaires des Balkans mais qui ont choisi de vivre au Québec ou en France; Antony SORON prend en examen “*Le Premier jardin* d’Anne Hébert ou l’inattendue étrangeté de l’histoire du Québec” (pp. 789-797), tout comme Mihaela-Alexandra ACATRINEI qui travaille elle aussi sur Anne HÉBERT (“Le roman hébertien: reflet de l’Histoire ou allégorie de l’Histoire?”, pp. 799-804). Les deux derniers articles abordent spécifiquement le sujet de l’identité, de la migration, de l’hybridité: Marzieh BALIGHI analyse “La quête d’une identité nationale à travers l’histoire et la langue acadiennes: le cas d’Antonine Maillet dans *Pélagie-la-Charrette*” (pp. 805-816), et Humberto Luiz LIMA DE OLIVEIRA présente une étude qui a pour titre “Pour un nouveau pacte social: *Agaguk* d’Yves Thériault ou L’Adam métis” (pp. 817-824).

Le volume se termine donc sur cette huitième partie, suivie de la liste des auteurs qui y ont contribué et de la table des matières.

Elisabetta BEVILACQUA

Alain VUILLEMIN, *Les écrivains contre les dictatures en Europe centrale, orientale et occidentale*, Paris, Rafael de Surtis, 2015, 395 pp.

Comme le rappelle Pierre BRUNEL dans sa préface (pp. 13-20), ce volume d’Alain VUILLEMIN prolonge un travail considérable entamé par l’auteur depuis sa thèse de doctorat, publiée en 1989 sous le titre de *Le dictateur ou le dieu truqué dans les romans français et anglais de 1918 à 1984*, et accompli tout au long de sa carrière de professeur de littérature comparée aux universités de Limoges et d’Artois, jusqu’au-delà de sa retraite récente.

La première partie de l’ouvrage (“Le dictateur roumain”, pp. 21-93), est consacrée à la “littérature de résistance” qui s’est développée en Europe de 1947 jusqu’à la chute du Rideau de Fer, et notamment au mythe roumain du dictateur, source d’inspiration

très prolifique pour une production littéraire de l'exil et de la protestation se composant d'œuvres écrites par des Roumains directement en français, par des Français d'ascendance roumaine, ou encore par des Français ou des Anglais qui ont voulu évoquer l'expérience historique de la dictature en Roumanie. En se penchant tout particulièrement sur l'analyse de l'enfer quotidien du régime totalitaire dans *Un sosie en cavale* (1986) d'Oana ORLEA, *Une mort roumaine* (1988) de Catherine DURANDIN, *S'il est défendu de pleurer* (1988) de Maria MAÏLAT, *Travels in Nihilon* (1971) d'Alan SILLITOE et *Le Palais des Claques* (1986) de Pascal BRUCKNER, le critique fait ressortir l'originalité de cette mythologie dictatoriale spécifiquement roumaine où la figure du tyran, alternativement évoqué par un nom ("Ceausescu", "Nil", "Kouty", "Gondran"), un titre ("le Président"), ou par son double (la dictatrice "Bien-Aimée" et la sosie de celle-ci), est néanmoins dépourvue de tout relief référentiel pour acquérir les traits d'un être divin mais truqué, en dehors de toute humanité ordinaire. Ces romans, qui décrivent "l'émergence aux frontières de l'imaginaire européen d'une figure brouillée, embryonnaire, encore inachevée" (p. 73), peuvent pourtant déconcerter les critiques non seulement en raison du "particulier mélange de traits littéraires, politiques, religieux et mythiques" (p. 74), mais aussi en considération du paradoxe, propre à cette littérature, "qui dénonce mais qui n'explique pas" (p. 42) légitimant ainsi une sorte d'amnésie collective voire de connivence vis-à-vis de l'institution dictatoriale.

La deuxième partie ("La contestation du pouvoir", pp. 95-181) prend en examen la production poétique et dramaturgique de Georges ASTALOS, ainsi que *Peste à Bucarest* (1989) de Tudor ELIAD et *Terre des affranchis* (2009) de Liliana LAZAR.

C'est d'abord les rêves d'insoumission d'un "jeune homme indomptable", ces poèmes en roumain et en français qui composent le recueil *Blue jeans* d'ASTALOS, dont l'écriture s'est étendue sur une longue période allant de 1964 à 2004. Des cris de révolte contre "l'hégémonie rouge" et l'empêchement d'être soi métaphorisé par l'interdiction du port de ces pantalons bleus, que le poète prolonge ensuite dans ses 'exercices scéniques', principalement réunis à l'intérieur de *Rouge pair et passe. Théâtre de la révolte* (2004), *Sans issue. Théâtre de l'aliénation* (2004) et *L'empreinte de l'exil. Théâtre politique* (2004), où les modes burlesque, comique et satirique, se mêlent à la ruse contre le pouvoir ainsi qu'aux expérimentations du 'théâtre floral-spatial'. Cette critique du totalitarisme s'enrichit, dans les romans de Tudor ELIAD et de Liliana LAZAR, d'une exploration poignante des expériences de l'exil et de la claustration rendant les personnages des "aliénés", victimes d'une maladie qui est en même temps un mal moral et métaphysique.

À “L’exaltation du pouvoir” (pp. 183-240) est dédiée la partie suivante de cet essai, où, en étudiant de plus près *Travels in Nihilon* de SILLITOE, roman qui renoue avec la tradition des récits utopiques anglais, le comparatiste y analyse le ‘nihilisme destructif’ auquel conduit l’exaspération de la liberté, ainsi que les dangers dérivant des excès et de l’abus d’un pouvoir absolu. Ce même totalitarisme aveugle, fondé sur l’oppression policière et un terrorisme irréel, domine par ailleurs dans la ‘radieuse’ République de Doumarie, vaste espace dystopique au centre de *Mort d’un poète* (1989) de Michel DEL CASTILLO, dont VUILLEMIN dissèque avec minutie la progressive déliquescence qui se manifeste de manière très nette dans les descriptions de la démolition de la cité et de l’édification d’une nouvelle capitale ‘idéale’, symbolisant l’anéantissement progressif de l’identité et de la mémoire collective; un topos, fondé sur la destruction historique de la ville de Bucarest, qui a profondément marqué la littérature roumaine.

Dans la quatrième partie (“Les procès staliniens”, pp. 241-311) se trouvent réunies des contributions publiées auparavant à des occasions diverses, concernant les récits des procès politiques qui se sont déroulés en URSS et dans ses pays satellites à travers la littérature européenne de 1929 à nos jours, de *Darkness at noon* (1941) d’Arthur KOESTLER à *Nicolas Petkov doit mourir à l’aube* (2008) de Tontcho KARABOUKOV, en passant par *L’aveu* (1968) de Lise et Arthur LONDON et *L’évasion silencieuse* (1990) de Lena CONSTANTE. Des juridictions particulières, fondées sur une justice expéditive et des accusations factices, mises en place pour réduire au silence tout opposant au régime communiste dont la dérive avait déjà été dénoncée, durant les années de l’entre-deux-guerres, par des intellectuels centre- et est-européens tels Ante CILIGA, Panaït ISTRATI, Victor SERGE ou Boris SOUVARINE.

Une place de premier plan est également accordée, dans la cinquième partie de ce livre très dense (“L’univers concentrationnaire”, pp. 313-373), à l’expérience de la déportation et de l’extermination dans *J’avais quatorze ans à Auschwitz* (1996) et *Les beaux jours de ma jeunesse* (1958) d’Ana NOVAC, et dans *La Nuit* (1958) d’Élie WIESEL, des récits très différents en ce qui a concerné la qualité, le succès et l’audience auprès du public, mais qui se complètent en évoquant le témoignage unique de ces deux juifs roumains sur l’horreur dilacérant de la Shoah.

De manière très significative, l’auteur place en guise de conclusion quelques réflexions sur la naissance et l’actualité de la figure du dictateur (“Le mythe occidental”, pp. 375-396). Un mythe composite, tout d’abord politique et historique mais profondément religieux, qui fait du dictateur une allégorie de la souveraineté aux multiples conceptions dans les écrivains évoqués, “l’image [...] de

l'aberration et de la folie lucide, l'image de toutes les contradictions humaines, et la contradiction dans le principe" (p. 395), un symbole de la tentation de l'oppression et de la volonté de soumission qui est en chacun.

Ce volume se veut une contribution importante à l'étude de la 'littérature de contestation' contre les dictatures qui s'est développée en Europe de la seconde guerre mondiale jusqu'à nos jours, dont Alain VUILLEMIN est un profond connaisseur et un interprète raffiné. Ce qui fait de cet ouvrage un repère incontournable pour les chercheurs s'intéressant à ce vaste domaine encore si peu et si mal étudié.

Antonio FERRARO